



Hyam Zaytoun

VIGILE



VIGILE

© *Le Tripode*, 2018
www.le-tripode.net

Hyam Zaytoun

VIGILE
récit



LE TRIPODE

VIGILE

1. Nom féminin.

Office célébré la veille d'une fête importante. [...]

2. Nom masculin.

*Gardien de nuit. Personne qui exerce
une fonction de surveillance. [...]*

3. Adjectif.

*S'applique à un état de veille ou de vigilance
(état vigile), spécialement dans « coma vigile ». [...]*

Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française

C'est une histoire de pulsation. Une certitude physique qui mute en pensée. Ça me traverse, dans la cuisine, alors que tu es là, juste derrière moi. À peine un mètre nous sépare. Nos corps s'activent pour préparer le repas et nos cœurs étrangement battent plus qu'à l'ordinaire.

Ça ne va pas. On ne peut pas continuer comme ça.

Ce n'est pas de s'être disputés, pas non plus d'avoir dit qu'on allait dans le mur, qu'il fallait gagner plus d'argent sinon on ne s'en sortirait pas. À peine dits, ces mots-là, je les regrette. Tu fais tout ce que tu peux et moi aussi. Non, la pensée qui me traverse n'a rien à voir avec tout cela. Elle me fait peur autrement. C'est une alerte physique, la sensation d'être en survoltage, oui, une histoire de pulsation.

Je n'aime pas me coucher sans toi. Ni m'endormir triste ou fâchée. Mais je suis trop groggy pour veiller longtemps avec ce rhume qui m'épuise, le comprimé qui m'assomme. Je monte seule. Un peu avant, tu me dis que tu as mal à la poitrine. Des courbatures sans doute d'avoir porté le gros meuble hier soir. Veux-tu que j'appelle un médecin ? Je demande, au cas où. Il est vrai que mon père sort d'un infarctus. Alors je pose la question. Mais tu ris, balayes la proposition d'un geste. Ce n'est rien. Je vais me coucher.

La nuit profonde m'empêche d'émerger. J'essaye en vain de trouver l'interrupteur. Arrête.

Tu fais le malin, je crois. C'est une blague, ce vrombissement de bouche. Ce jeu étrange que tu fais au milieu de la nuit. Serait-ce que je ronfle et tu te moques ?

J'ai tant de mal à vaincre le sommeil, cette nuit-là.

Dans le noir je te parle, te demande d'arrêter, je t'appelle : ce n'est pas drôle.

L'interrupteur, je ne le trouve pas, mon cœur bat la chamade, je dois savoir déjà : ton front que j'ai touché est trempé de sueur...

La lumière. Ton visage, tes yeux fixes. Tu n'es plus là. Une secousse encore.

Tu n'es plus là.

Je t'appelle, t'appelle, Antoine, Antoine. Monstrueux sentiment d'abandon.

Tu ne peux pas me faire ça.

Mon cœur bat la chamade. Mes mains tremblent.

Je me lève, essaye de rassembler mes pensées, juste agir, faire les bons gestes dans le bon ordre. La peur, elle est là, mais je dois agir. Arriver à descendre les escaliers jusqu'au salon. Attraper mon téléphone, composer le 18.

Je remonte les escaliers, pose le téléphone en mode haut-parleur.

Je commence à masser ta poitrine. Le lit est trop mou.

Un homme décroche. Je dis, Mon mari a fait un infarctus. Je donne l'adresse. On me demande si je sais faire un massage cardiaque, je dis, Oui.

— Vous l'avez mis par terre ?

Non, je réalise que non, que ça ne peut pas marcher.

Je tire doucement ton corps pour le faire glisser par terre. Je crois que j'y arrive sans trop heurter ta tête. Je dis, Je ne sais plus comment on compte pour le bouche-à-bouche. La voix :

— Vous ne faites que le massage.

Mes mains sur ta poitrine, mes mains imbriquées l'une dans l'autre, pour me donner la force. À genoux, je donne mon poids dans ta poitrine et souffle pour deux. Il y a une semaine jour pour jour, j'ai reçu dans la boîte aux lettres un petit mémo des pompiers, intitulé « Les gestes qui sauvent ». Un carton avec les numéros utiles, en cas d'urgence. Et un petit dessin illustrant le massage cardiaque. C'est un après-midi chargé. Pourtant à mon bureau, je croise les mains comme il faut, mime, pour moi, le geste qui sauve, appris lors de ce stage de secourisme à la Croix-Rouge, il y a quatre ans, une bonne résolution de jeune maman. J'y ai peu pensé, j'ai si souvent laissé traîner ce genre de papier pour le jeter plus tard...

L'oxygène te quitte peu à peu, je le vois à ton front, à ton visage qui perd sa couleur. Je donne mon poids dans ta poitrine, continue de t'appeler.

Reviens mon amour.

À l'autre bout du fil, la voix me dit :

— Vous continuez.

Je n'ai pas le droit de flancher puisque je sais quoi faire.

Le temps passe, il faut qu'ils arrivent vite, les pompiers. Alors, le geste, le geste, le geste qui sauve, répétitif. Il fait passer ma peur, occupe mon énergie,

tout entière dans mes mains, dans mon dos qui s'incline, près de toi, en rythme...

Je vois les minutes s'égrener sur le téléphone et les pompiers n'arrivent pas.

Le découragement, immense.

Je le dis à cet homme à l'autre bout du fil. Quand arrivent-ils ?

Pourquoi ne viennent-ils pas ? Je ne vais pas tenir.

Ta vie précieuse entre mes mains, mon chéri, c'est tellement difficile...

La mort est comme un diable qui susurre à l'oreille que c'est déjà trop tard, que tu m'as quittée désormais, que je ne vais pas y arriver. Je lui fais face avec mon corps qui tremble à n'en plus pouvoir, avec ces gestes que j'ai appris, comme une prière à laquelle s'accrocher.

Et puis soudain, au moment où la peur est à son comble, tu inspires.

Une inspiration.

Une seconde où tu reprends vie.

Une petite décharge électrique.

Ton visage était violet, il reprend ses couleurs.

Tu es reparti déjà, mais en moi la colère est arrivée en flots. Je ne te lâcherai pas.

Je suis une machine à oxygène. Le temps ne compte plus.

*Achévé d'imprimer en août 2018
par les imprimeries Laballery.
N° imprimeur : 807306.*